

**LIVRES****Blancs pudiques.**

8 mars 2001 à 23:56

CRITIQUE Toutes les voix d'une femme à l'identité vacillante, livrée à la lecture .Par **BOUQUET STÉPHANE**

La forme du texte est ce qui attire d'abord vers les Grands Parcs blancs. Le roman d'Elisabeth Jacquet n'est pas fait d'une suite habituelle de paragraphes mais de blocs d'écriture, de taille et de typographie variées, parsemés sur la page. Cette présentation n'est pas vaine: elle est une façon ingénieuse et belle de faire entendre presque en même temps toutes les voix dans la vie d'une femme à l'identité vacillante. «Au début je n'ai pas pensé à tout ça j'étais dans ma vie/ dans mon mariage ma grossesse dans le premier âge de mon enfant/ c'est seulement maintenant que cet état dure que j'y pense je comprends que je ne suis personne d'autre qu'une femme, une mère, une épouse». L'héroïne monologue parce qu'elle ne travaille pas et que son enfant ne parle pas ou à peine et que son mari rentre tard et ne trouve jamais à se garer dans la rue. Il y a aussi des conversations entre amies (mais on ne sait pas si elle y participe car il est dit que ses amies sont devenues «un bruissement fixé dans le passé»), des émissions radiophoniques, des publicités dans la boîte aux lettres, quelques brefs dialogues, des notices biographiques. Du langage en somme qui vient occuper le vide, le blanc, la page, la vie comme une suite d'allées semblables, «mais quand je pense que je n'ai pas d'existence au fond qu'est-ce que je pense?».

Il flotte dans les grands parcs blancs une sorte de brume durassienne: le personnage est une femme désoccupée, incapable de vivre pleinement dans le quotidien, «souvent quand tu n'es pas là j'». Je rien probablement, il n'y a pas de verbe pour autant d'absence et il n'y a pas beaucoup non plus de ponctuation car la vie est un flux sans événement, même les enfants. La lecture est la seule chose qui occupe un peu, pas les livres de femme car, comme explique une amie, «j'ouvre un livre de femme qui raconte par le menu comment l'héroïne vit ses expériences toute seule ou avec un homme ou plusieurs les uns après les autres (...) enfin je me suis dis c'est dingue». Elle aime d'autres livres, sans précision, ceux peut-être de l'Ecrivain qui est la seule rencontre de l'héroïne pendant les quelques trois ans que dure les Grands Parcs blancs. L'Ecrivain n'est pas un très bon écrivain. Son bizarre secrétaire s'appelle Marcel, comme pour personnifier la haute littérature à quoi il n'atteint pas. Mais enfin l'Ecrivain, par hasard, a fait de l'héroïne un personnage très secondaire (trois lignes) d'un de ses romans et c'est pour elle comme un brevet d'existence. Elisabeth Jacquet, qui a l'habitude des formes hybrides, fait aussi de ce roman étonnant une réflexion sur la lecture, et les attentes du lecteur. Lire pour vivre plusieurs vies, aller vers l'ailleurs, pour trouver des pensées, attendre du livre ce qu'on attend d'un amour, voilà des idées que les amies s'échangent. Mais, pour l'héroïne, l'affaire est plus vitale. Lire pour s'incarner, vraiment: «parmi les blancs du noir noirs du blanc toute cette chair! (...) figures de mots», car lire est un parc, «est un espace qui nous contient».